



Iván Navarro in collaboration with Courtney Smith, Street Lamp (Yellow Bench), 2012, Courtesy de l'artiste et Galerie Templon, Paris-Bruxelles © Iván Navarro/ADAGR, Paris 2020. Photo : Isabel Penziles

Exposition
du 9 janvier
au 28 février 2021
du mardi au
dimanche
de 14h à 19h
de 2€ à 5€

L'exposition
peut être visitée
à nouveau pour
1€ seulement,
sur présentation
de son billet
d'entrée.

Un billet (hors
tarif abonné)
pour l'exposition
L'Aventure
Générale d'Alain
Fleischer donne
droit à un tarif
réduit pour
Planetarium
d'Iván Navarro,
soit l'accès aux
deux expositions
de 8 à 11€.

Retrouvez les
livres autour
de l'exposition
Planetarium
d'Iván Navarro
au Corner Livres.

**Découvrez
également :**
Atelier
104 nomade
Pour les 4 > 12
ans
Gratuit sur
réservation
Sous les halles
du CENTQUATRE-
PARIS, les enfants
sont invités à
venir créer et
découvrir de
nouveaux univers,
en écho avec
les expositions,
accompagnement



Iván Navarro, Sentinel (rouge), 2010
Courtesy de l'artiste et Galerie Templon, Paris-Bruxelles
© Iván Navarro/ADAGR Paris 2020. Photo : B. Huet-Tutti

Iván Navarro est né au Chili et vit et travaille depuis le milieu des années 90 à New York. Fasciné par sa rencontre avec les codes du minimalisme et du design américains, il construit des sculptures électriques qui nous confrontent à des jeux d'optiques et des distorsions visuelles, questionnent et désorientent leurs spectateurs. Ses installations nous parlent en filigrane d'oppression, de révolte sociale, de déplacement, d'identité, de disparition, autant de témoignages de son enfance sous la dictature de Pinochet comme de son expérience de la société américaine contemporaine. Ses oeuvres engagées, composées de néons, de tubes fluorescents ou de LED, usent de la lumière comme medium fondamental. Elles rappellent souvent la double identité de l'artiste dont les premières années ont été marquées par la courte incarcération politique de son père autant que par la résistance silencieuse et insulaire de la famille, écoutant la musique folk de groupes dissidents à huis clos.

exposition
du 09 janvier
au 28 février
2021

CENT QUATRE #104 PARIS Iván Navarro Planetarium

avec la Galerie Templon

TEMPLON



« Leur d'orientation des mages au cœur du désert ou réutilisées en emblème de fierté des drapeaux nationaux, les étoiles guident et accompagnent les hommes dans leurs questionnements depuis la nuit des temps »

Iván Navarro

Célèbre pour ses sculptures de néon et ses détournements d'objets jouant sur les illusions d'optique, l'artiste chilien pour cette exposition met en scène et en réseau des vidéos, sculptures, objets lumineux et sonores comme autant de planètes. Inspirée du documentaire *La Nostalgia De La Luz* de Patricio Guzmán, Planetarium réfléchit aux mécanismes du pouvoir, en regard d'énigmes métaphysiques telles que l'histoire, l'identité et la mémoire collective. En superposant les couches temporelles et physiques, l'artiste joue des correspondances entre corps célestes et corps terrestres pour confondre un « terrorisme politique » toujours en cours.



accompagnées par une artiste plasticienne. tous les mercredis, de 15h30 à 16h30 sauf pendant les vacances scolaires avec le soutien du Fonds de dotation Chœur à l'ouvrage

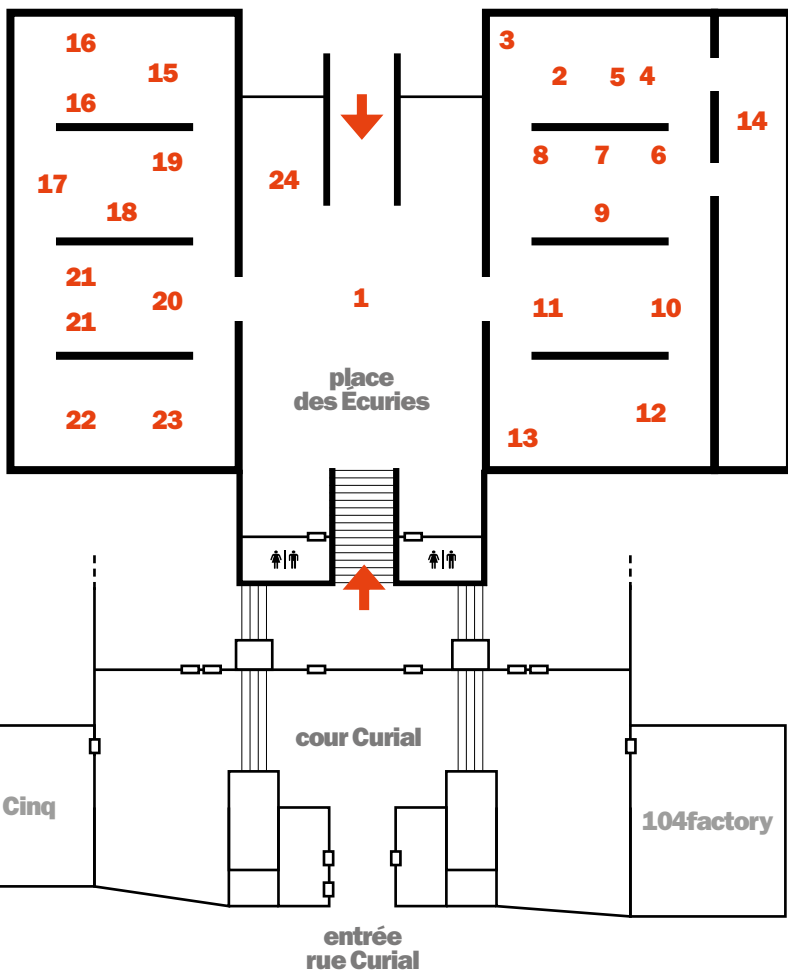
Sa relation à l'énergie électrique, la lumière et la musique suggère une intimité complexe. Elle évoque le couvre-feu qu'il a subi pendant ses années de jeunesse, le contrôle insidieux exercé sur la population chilienne, voire le spectre de la torture. Son émigration à New York en 1997 a grandement contribué à la consolidation de son travail artistique avec l'électricité comme matériau et concept. Navarro découvre l'esthétique minimaliste et l'art conceptuel développés par des artistes tel que Bruce Nauman, Donald Judd, Dan Flavin ou Tony Smith dont il reprendra certains codes formels. La matérialité, la répétition et la sérialité sont inhérentes à son oeuvre mais la nature apolitique du mouvement minimaliste, dans une période d'agitation politique - celle de la guerre froide à l'époque - reste fondamentalement étrangère à Iván Navarro. Au contraire, son oeuvre profondément sociale est un contrepied aux positions formalistes. Il navigue sans cesse entre l'aspect ludique de la lumière et la complexité de ses sujets de prédilection : l'espace et son rôle social, la disparition et la dépossession de l'image, la phraséologie, l'autorité, l'insurrection, l'identité, la mémoire et la mécanique de l'histoire. Planetarium propose un éclairage rétrospectif sur plus de 20 ans de travail à travers vidéos, installations monumentales et sculptures lumineuses. L'exposition nous immerge dans une constellation d'objets lumineux et sonores pour appréhender les mécanismes de pouvoir et d'oppression à l'aune des obsessions métaphysiques de notre société contemporaine.

Iván Navarro est représenté par la Galerie Templon depuis 2005. En 2009, il a représenté le Chili à la 53ème Biennale de Venise avec l'installation Threshold composée des oeuvres Bed, Death Row et Resistance. Ces dernières années, il a exposé dans le monde entier: Exfinito, Farol Santander, Sao Paulo (2020); This Land is Your Land, The Momentary, Crystal Bridges Museum, Bentonville, Etats-Unis (2020); Bifocal, Museo de Arte Contemporaneo, Buenos Aires (2019); Age of Terror, Imperial War Museum, Londres (2018); Light and Space, Guggenheim Bilbao, Espagne (2017); Under the Same Sun, South London Gallery (Solomon R. Guggenheim Museum, New York, 2014); Storylines, Solomon R. Guggenheim Museum, New York (2015); Light Show, Hayward Gallery, Londres. Dans le cadre du Grand Paris Express il réalise en tandem avec l'architecte Dominique Perrault une installation « Cadran Solaire » pour la nouvelle Gare de Villejuif-Gustave Roussy qui sera inaugurée en 2025.



Iván Navarro, Revolution V, 2017
 Courtesy de l'artiste et Galerie Templon, Paris-Bruxelles
 © Iván Navarro/ADAGP, Paris 2020. Photo : Thelma Garcia

vers la halle ↑ Billetterie
 et la rue d'Aubervilliers Corner Livre



Place des écuries

- 1 Traffic, 2015
- 24 Cadran solaire (prototype du programme Tandems, Grand Paris Express), 2020

Ecuries Nord

- 2 Sediments, 2018
- 3 Homeless lamp, The Juice Sucker (vidéo), 2004 - 2005
- 4 Street Lamp (Yellow Bench), 2012
- 5 Se abriran las grandes alamedas por donde pase el hombre libre, 2019
- 6 Murio la verdad, 2014
- 7 Nada (Ello Dira), 2013
- 8 No se puede mirar, 2013
- 9 Bed, 2009
- 10 Totem, 2013
- 11 Emergency Ladder, 2018

- 12 Die Again (Monument for Tony Smith), 2006
- 13 Sentinel (rouge), 2010
- 14 The Protest Fence, 2013

Ecuries Sud

- 15 Crash/Crack/Knock/Kick/Crush/Scratch/Break/Hit/Smack (Cymbals), 2017
- 16 Flashlight : I Am Not From Here, I Am Not From There? 2006
- 17 Bomb/Blow 2017
- 18 Loop, 2016
- 19 Victor (The Missing Monument For Washington DC or a Proposal for a Monument for Victor Jara), 2008
- 20 Revolution V, 2017
- 21 Resistance, 2009
- 22 Chant, 2016 - 2017
- 23 Constellations, 2019

VILLE DE PARIS
 établissement artistique de la Ville de Paris

un événement Telerama

BeauxArts

Mouvement magazine culturel Indiscipliné

la terrasse

france culture

lnrocks.com

arte

@dagp
 Pour le droit des artistes

la culture avec la copie privée

L'ADAGP gère les droits des auteurs des arts visuels (peintres, sculpteurs, photographes, dessinateurs, architectes...) et consacre une partie des droits perçus pour la copie privée à l'aide à la création et à la diffusion des œuvres

Resistance, 2009 (plan 21) vidéo et sculpture

La voix féminine, qui récite une partie d'un poème des chanteurs folkloriques chiliens Quilapayún et chante les paroles de Jorge Gonzalez, exprime les pensées intérieures du cycliste anonyme qui concluent :
« Ils ne font pas ce qu'ils ont promis au début, nous non plus »

Los prisioneros, Jorge González

Le voyageur enfin atteint le seuil,
la douleur restée en mémoire.
La nuit est devenue la voix, la lumière est devenue la parole.
Gagnée ou perdue, la bataille importe peu
et révolus sont les cris de joie.
Eclairs, drapeaux, illusions, affronts, lambeaux d'un baiser, cloches,
solitudes et victoires.

Et était-ce tout ?
Et n'était-ce rien ?

Plus que la ruine sur les ruines,
plus que le printemps massacré,
ou que la dernière rue,
ou que l'éclosion de promesses inlassables.
Il faut que le poème ouvre les portes
Et l'incendie silencieux face aux yeux du pèlerin n'est pas le crépuscule,
mais la vive aurore des hommes...
... et le soleil à l'horizon est la chanson.

Avec l'autorité du bon jugement
et en usant pleinement de notre raison
nous déclarons officiellement rompre
les liens qui, déjà, ont pu nous enchaîner
à une institution ou une forme de représentation
qui nous déclare faire partie de son tout.

En toute honnêteté et avec la tête froide,
nous renions tous les schémas
et toutes les devises nous sont indifférentes.
Nous renions toutes les couleurs
qu'elles se nomment religion, qu'elles se nomment nationalité
nous ne voulons pas de représentativité.

Nous n'avons besoin d'aucun drapeau,
nous ne reconnaissons aucune frontière
nous n'accepterons pas d'appartenances
nous n'écouterons pas plus de sermons.

C'est facile de s'inquiéter, de laisser les autres parler
et dire « ils savent mieux que moi »
porter un insigne, marcher derrière un meneur
et les laisser nous utiliser comme justification.
Nous n'allons pas attendre une idée qui jamais ne nous a plu
Ils ne font pas ce qu'ils ont promis au début, nous non plus

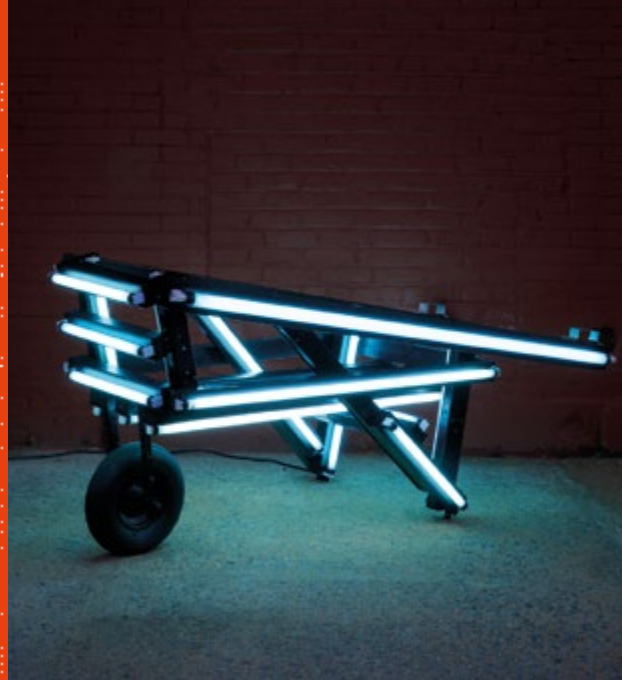
Nous n'avons besoin d'aucun drapeau,
Nous ne reconnaissons aucune frontière
Nous n'accepterons pas d'appartenances
Nous n'écouterons pas plus de sermons.



Iván Navarro, Resistance, 2009
Courtesies de l'artiste et Galerie Templon, Paris-Bruxelles
© Iván Navarro / ADAGP, Paris 2020. Photo : Thelma Garcia

Victor (The Missing Monument for Washington DC or A Proposal for a Monument for Victor Jara), 2008 (plan 19) vidéo

La vidéo obsédante fait référence au poète et chanteur chilien Victor Jara, tué en septembre 1973 dans le stade du



Iván Navarro, Flashlight: I Am Not From Here, I Am Not From There (Blue), 2006
Courtesies de l'artiste et Galerie Templon, Paris-Bruxelles
© Iván Navarro / ADAGP, Paris 2020. Photo : Thelma Garcia

Flashlight: I Am Not From Here, I Am Not From There (blue), 2006 (plan 16) vidéo et sculpture

Flashlight parle d'un vagabond, d'un homme qui ne reconnaît aucune frontière, d'un homme qui se contente de «se promener». Le vagabond pousse sa brouette, faite de tubes fluorescents, avec un générateur électrique à l'intérieur, d'un endroit à l'autre le long des voies ferrées dans une zone industrielle semi-désolée. Il siphonne l'essence d'une voiture garée pour remplir le générateur afin de pouvoir continuer sur le chemin qu'il a choisi. La poésie de Cabral exprime les pensées intérieures du protagoniste.

No Soy De Aquí, Ni Soy De Allá Facundo Cabral

Je mets le soleil sur mon épaule
Et le monde est tout jaune
S'il pleut, je me mouille
et je ne me fâche pas de ne pas tomber malade

Une laitue me suffit
À me couvrir et me faire de l'ombre
et peu importe si personne ne me reconnaît

De mon wagon j'enlève la charge
Je dors une semaine entière
De la pizza je prends une part
et du rire je fais ma vie

J'aime marcher
mais je ne suis pas le chemin
ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a plus de mystère.
Avec l'été, j'aime aller... très loin
pour, en hiver, revenir à ma mère
et voir les chiens qui ne m'ont jamais oublié
Et sentir les étreintes que me font mes frères.
J'aime ça !

J'aime le soleil, Alicia et les colombes,
Un bon cigare et les femmes,
Enjamber les balustrades et ouvrir les fenêtres,
Et les filles en avril.
J'aime le vin,
Autant que les fleurs;
Les amoureux,
mais pas les hommes.
J'aime être l'ami des voleurs,
et les chansons en français.

Je ne suis ni d'ici ni d'ailleurs
Je n'ai ni passé ni futur
Être heureux est la couleur
de mon identité.

Je ne suis ni d'ici ni d'ailleurs
Je n'ai ni passé ni futur
Être heureux est la couleur
De mon identité.

Chili par les forces de Pinochet. Deux figures, pieds nus, vêtues d'une tenue sombre apparaissent dans un espace vide avec des sacs blancs sur la tête. L'un est à quatre pattes, portant le poids de l'autre qui récite tranquillement et résolument le poème de Jara «Estadio Chile» [Stade du Chili], tandis que, guitare acoustique à la main, il ne joue qu'un seul accord.



Victor (The Missing Monument for Washington DC or A Proposal for a Monument for Victor Jara), 2008
 Courtesy de l'artiste et Galerie Templon, Paris-Bruxelles
 © Iván Navarro/ADAGP, Paris 2020. Photo : Thelma Garcia

Estadio Chile

Victor Jara

On est cinq mille ici
 dans cette petite partie de la ville.
 On est cinq mille.
 Combien sommes-nous en tout
 dans les villes et dans tout le pays?
 Rien qu'ici,
 dix mille mains qui sèment
 et font marcher les usines.
 Tant d'humanité
 qui souffre la faim, le froid, la panique, la douleur,
 la pression morale, la terreur et la folie.

Six des nôtres se sont perdus
 dans l'espace des étoiles.
 L'un mort, frappé comme je n'aurais jamais cru
 qu'on pouvait frapper un être humain.
 Les quatre autres ont voulu se défaire de
 toutes leurs craintes,
 L'un sautant dans le vide,
 l'autre en se frappant la tête contre un mur
 mais tous regardant fixement la mort.
 Quelle terreur produit le visage du fascisme!
 Ils exécutent leurs plans avec une précision astucieuse
 sans se préoccuper de rien.
 Le sang pour eux, ce sont des médailles.
 La tuerie est un acte d'héroïsme.
 Est-ce là le monde que tu as créé, mon Dieu?
 Est-ce à cela qu'ont servi tes sept jours d'étonnement et de travail?
 Entre ces quatre murailles, il n'existe qu'un numéro
 qui ne progresse pas.
 Qui, lentement, désirera plus la mort.

Mais soudain la conscience me frappe
 et je vois cette marée sans battement
 et le vois le pouls des machines
 et les militaires montrant leur visage de matrone
 pleine de douceur.
 Et le Mexique, Cuba et le monde?
 Qu'ils crient cette ignominie!
 Nous sommes dix mille mains
 de moins qui ne produisent pas.
 Combien sommes-nous dans toute la patrie?
 Le sang du camarade le Président
 frappe plus fort que les bombes et les mitrailles.
 Ainsi frappera notre poing de nouveau.

Chant, tu résonnes si mal
 quand je dois chanter la peur au ventre.
 La peur comme celle que je vis
 comme celle que je meurs, la peur.
 De me voir entre tant
 de moments d'infini
 où le silence et le cri
 sont les buts de ce chant.
 Je n'ai jamais vu ce que je vois.
 Ce que j'ai senti et ce que je sens
 feront jaillir le moment...

Victor Jara

En 1970, Victor Jara, interrompt sa carrière prospère pour aller chanter pour la campagne présidentielle de Salvador Allende. Suite à la victoire de l'Unité populaire, la coalition des partis de gauche, il continue de porter ses chants et poèmes à travers le « Nouveau Chili ». Il chante les paysans et les travailleurs, à qui la révolution chilienne promettait une nouvelle vie, de nouveaux espoirs.

Le 11 septembre 1973, ces nouveaux espoirs sont partis en fumée lors du coup d'État de l'armée chilienne, le plus meurtrier de l'histoire de l'Amérique Latine. Durant les premiers jours du coup d'État, Victor Jara est capturé, isolé et reçoit un traitement particulier. Ses mains sont broyées puis il est abattu alors qu'il continue toujours et encore de chanter.

La chanson « Estadio Chile » (Stade national du Chili) a été composée en prison. Les codétenus de Jara connaissaient la chanson par cœur et l'ont, par la suite, propagée au-delà des frontières chiliennes.

J'aime être
 allongé sur le sable, indéfiniment
 ou poursuivre Manuela
 à bicyclette,
 ou regarder les étoiles, indéfiniment
 avec Maria dans les champs de blé.

Je ne suis ni d'ici ni d'ailleurs
 Je n'ai ni passé ni futur
 Être heureux est la couleur
 De mon identité.

Je ne suis ni d'ici ni d'ailleurs
 Je n'ai ni passé ni futur
 Être heureux est la couleur
 De mon identité.



Iván Navarro, Homeless Lamp, The Juice Sucker, 2004-2005
 Courtesy de l'artiste et Galerie Templon, Paris-Bruxelles
 © Iván Navarro/ADAGP, Paris 2020. Photo : Thelma Garcia

Homeless Lamp, The Juice Sucker, 2004-2005 (plan 3) vidéo

Dans Homeless Lamp, The Juice Sucker, Navarro a travaillé avec le groupe Nutria NN qui a interprété le corrido (ballade) de Jorge Saldaña «Juan sin tierra», [Juan sans Terre]. Les vers de Saldaña racontent la lutte d'Emiliano Zapata au nom des paysans mexicains sans terre, une histoire bien différente de l'imagerie émouvante, mais qui souligne néanmoins le message de la vidéo.

Juan Sin Tierra

Jorge Saldaña, 1905

Je vais interpréter le chant
 D'un homme qui est allé à la guerre
 Qui a parcouru la sierra, blessé,
 Pour conquérir sa terre.
 Je l'ai connu au front
 Et au milieu de telles fusillades
 Le révolutionnaire
 Peut mourir où bon lui semble.
 Le général nous disait:
 «Battez-vous avec tout votre courage,
 Nous vous donnerons des lopins
 Au moment de la répartition.»

Mon père était ouvrier agricole
 Et moi, révolutionnaire,
 Mes enfants ont ouvert un magasin,
 Et mon petit-fils est fonctionnaire.
 Emiliano Zapata a crié:
 «Je veux une terre et la liberté»,
 Et le gouvernement riait
 En l'enterrant.
 Vole, vole, petite colombe,
 Pose-toi sur ce figuier
 Car c'est ici que s'achève le chant
 Du célèbre Jean sans Terre.